

Asger Jorn, « Discours aux pingouins » (1949), trad. fr. dans A. Jorn, *Discours aux pingouins et autres écrits*, Paris, ENSB-A, 2001, p. 91-95.

## Discours aux pingouins

### L'automatisme

Examinons d'abord la définition du surréalisme dans le premier manifeste (1924) : « *Automatisme psychique pur par lequel on se propose, soit verbalement soit de toute autre manière, d'exprimer la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale.* »

Analysons-la sur une base matérialiste-dialectique. Que faut-il donc entendre par « automatisme psychique pur » ? Ces trois mots suffisent à exprimer une conception dont la contradiction interne est insoluble. On ne peut pas s'exprimer d'une façon purement psychique. Le fait de s'exprimer est un acte psychique qui matérialise la pensée. Un automatisme psychique est donc lié organiquement à l'automatisme physique. Même l'automatisme psychique que l'on peut imaginer à l'intérieur de l'homme n'est pas *purement psychique*.

Les surréalistes de Breton veulent s'extérioriser. Que veulent-ils extérioriser ? La pensée pure. C'est-à-dire le seul monde métaphysique, *la réflexion*. Mais au point de vue matérialiste, la pensée est une *réflexion de la matière*, comme on le dit pour les miroirs. Le monde métaphysique n'est pas capable de dépasser le monde matériel, qui le produit. On pense nécessairement à quelque *chose*. Mais pour que la pensée soit dialectique, son objet, sa « chose » ne peut pas cesser d'être liée à la vie courante. Et il n'y a d'automatisme psychique possible que si la pensée est dialectique.

Quelle est la réalité qui *fonde* la pensée ? C'est le *corps* de

l'homme, ou autrement dit son « âme ». Nous appelons ici « âme » la *qualité qui réunit les différents éléments chimiques qui constituent le corps humain*. Sans « âme », sans organisation, ces éléments chimiques ne composent que la quantité du corps, ou sa *masse*.

Nous pouvons aller dans une pharmacie et acheter pour 50.000 francs – suisses ou français – un homme, c'est-à-dire les éléments chimiques qui le composent. Nous pouvons déposer ceux-ci sur une table, dans des flacons et des sachets. Mais nous serions encore loin de l'être humain... Il faut encore combiner ces éléments chimiques.

Il est juste que la qualité « homme » ne se peut séparer de la quantité qui le compose. C'est-à-dire que l'« âme » *n'existe que comme qualité du corps* et meurt, cependant que la quantité du corps change de vie. Ce qui peut faire penser aux fleurs de gel que l'hiver dessine sur les fenêtres : on a beau les effacer, leur dessin revient avec la nouvelle glace...

Mais sur la table où sont arbitrairement disposés les éléments chimiques de l'homme se trouve déjà la *possibilité* d'un homme ! Il suffit de lever le bâton magique de l'homme... et le bâton magique de l'homme, c'est son sexe.

L'« âme » humaine n'est ainsi pas seulement une réalité objective, elle est la source vitale de l'homme, elle est le ressort de toutes ses activités, y compris la pensée... N'importe quel organisme qui apparaît dans la nature est animé par une volonté d'exister, un instinct de conservation, que l'on peut trouver égoïste mais qui atteint son plus haut degré d'expression dans l'instinct de reproduction qui transforme cet égoïsme en altruisme...

La morale c'est le moral

La *fonction* réelle de la pensée est de trouver les moyens propres à satisfaire nos besoins et désirs.

Plus préoccupé du *fonctionnement* que de la *fonction* de la pensée et faussant même son fonctionnement, le surréalisme de Breton, ainsi que le fonctionnalisme architectural, ont commencé sur une base idéaliste. Mais n'y a-t-il rien que nous puissions retenir de la définition que donnait Breton de l'automatisme ?

Notre expérimentation cherche à laisser s'exprimer la pensée spontanément, hors de tout contrôle exercé par la raison. Au moyen de cette spontanéité irrationnelle, nous atteignons la source vitale de l'être. Notre but est d'échapper au règne de la raison, qui n'a été, qui n'est encore autre chose que le règne idéalisé de la bourgeoisie, pour aboutir au règne de la vie.

Mais contrairement à Breton, nous pensons que derrière les fausses conceptions morales ou esthétiques, *métaphysiques*, qui ne correspondent pas aux intérêts vitaux de l'homme, existent la vraie morale et la vraie esthétique *matérialiste*. L'une est l'instinct de nos *besoins*, l'autre est l'expression de nos *désirs* sensoriels. C'est justement pour délivrer la vraie morale et la vraie esthétique que nous employons l'automatisme.

Pour comprendre l'esthétique et la morale naturelles, il faut se rendre compte de leur dialectique interne. *En soi ni le bien ni le mal, ni le beau ni le laid n'existent*. C'est seulement par leurs relations avec les intérêts que les événements, les actes, les choses prennent une valeur morale ou esthétique.

La loi de la morale, c'est la loi de nos besoins : *il faut – il ne faut pas*. L'activité est un bien lorsque nous en avons besoin,

la passivité, le repos est un bien lorsque nous en avons besoin. Le « bien » sans *besoin* est un mal. Pour l'homme qui avance dans le désert, l'eau est un bien. Pour l'homme que l'on torture en le remplissant d'eau, l'eau est un mal.

L'homme a intérêt à aider les hommes dont l'activité est positive et intérêt également à nuire à ceux dont l'activité est nuisible par la relation avec les intérêts humains. C'est ce que les individualistes ne comprennent pas, qui par individualisme même agissent contre leur intérêt. C'est ce que n'observent pas davantage les religieux, qui ajoutent à la morale individuelle une morale « collective » nuageuse, divine, inhumaine.

L'esthétique, c'est la diversité de la nécessité

La loi esthétique est celle de nos *désirs*, qui enrichissent en le diversifiant le thème déterminé de la morale humaine. Le besoin dit : « Tu dois manger » et l'esthétique dit : « *Tu peux* le faire de mille manières différentes ». La morale : « Il te faut une femme. » L'esthétique : « Quelle femme désires-tu ? »

C'est ainsi que *le but de l'art est d'abord moral et ensuite esthétique* – même lorsque le désir devient besoin ! Il passe ainsi du général à l'individuel, du *besoin au désir*, de la morale à l'esthétique. Pour nous, à la limite, le besoin peut être satisfait sans désir mais jamais le désir sans besoin.

Inversement, pour la classe supérieure, l'art, comme la vie, est d'abord esthétique. Elle voit la morale comme le résultat critique de l'esthétique.

Pour la bourgeoisie, l'esthétique et la morale sont non seulement distinctes mais en situation dramatique. Pour le matérialiste, elles sont liées, dans une situation dialectique.

Publié dans : *Cobra*, n° 1, 1949, p. 8. Repris dans : *Cobra 1948-1951*, Paris, Jean-Michel Place, 1980 (facsimilé) ; Gérard Berreby (éd.), *Documents relatifs à la Fondation de l'Internationale Situationniste, 1948-1957*, Paris, Éditions Allia, 1985, pp. 64-66.

Outre le « Discours aux pingouins » et « Les Formes conçues comme langage » (voir plus loin), Asger Jørn a également publié dans *Cobra*, « Le Réalisme dans l'art populaire suédois », « Harengs socialistes, Peinture à l'huile réaliste et Art populaire », « Le Frey (Frö), de la fête populaire au mythe universel », et « L'art sans frontière » :

*L'art national n'est jamais valable,  
L'art valable est toujours national.*  
Aharald Gierasing

L'art populaire est l'art du peuple mondial et il n'existe pas d'art spécifiquement national. Le caractère national n'est qu'une variation du thème commun.

L'art populaire est l'expression de la liberté du peuple. Quand un peuple perd sa liberté, il perd aussi son art national. Quand l'industrialisme capitaliste l'emporte et que l'art populaire ne dispose plus que des urinoirs pour s'exprimer librement, il s'en va ailleurs. Picasso et d'autres peintres espagnols nous ont montré qu'un artiste peut bien vivre en exil sans perdre son caractère national.

Seul l'artiste qui a l'esprit international trouve son inspiration dans l'art populaire.

Asger Jørn